

Le Tournant

par

Mustapha FERSI

(Traduction de l'arabe par Michel LELONG et Jean-G. MAGNIN)

Né à Sfax en 1931, Mustapha Fersi a publié déjà plusieurs nouvelles, des essais, des pièces de théâtre et des poésies (1). Le roman qu'il vient d'écrire et dont nous traduisons ici le premier chapitre est intitulé *El Mun^oarej* (Le Tournant) (2) : présentant certains aspects autobiographiques, il évoque cette génération d'intellectuels tunisiens qui avaient un peu plus de vingt ans au moment de l'indépendance. Dans une société en pleine mutation, chacun est confronté à des choix : à côté du zitounien ouvert au réformisme, de la jeune fille tunisienne à la recherche d'elle-même, et de l'artiste peintre athée qui refuse tout engagement Adel, le héros du roman, essaie de trouver en lui-même et dans autrui ce qui pourrait donner un sens à sa vie. Il découvre ce sens dans l'action politique et la lutte sociale, mais Saloua n'y étant pas associée, leur amour se solde déjà par un demi-échec lorsque se produit un accident d'auto qui remet tout en question. A la fin du roman, l'ambiguïté demeure : Adel sombrera-t-il dans le nihilisme ou s'accomplira-t-il en assumant sa propre liberté pour promouvoir celle des autres ?

*
**

Hédi se leva en hâte pour aller vers la fenêtre qui donnait sur le jardin. A travers la vitre il regarda le visiteur qui s'était arrêté devant la porte du dehors, embarrassé, et qui la frappait du pied, de temps à autre, dans l'espoir de suppléer ainsi à la sonnette, impossible à découvrir dans l'obscurité. La pluie tombait averse d'un ciel qu'on eût dit ouvert en permanence en cette saison de l'année.

Le chauffeur du taxi avait déposé Adel près de la maison de son ami Hédi : Adel connaissait bien la rue, mais il avait oublié à quel numéro habitait celui qui accueillait le groupe ce soir-là. Il essaya de forcer sa mémoire pour le retrouver en l'un de ses recoins, mais il n'y put parvenir; il s'en remit donc à ses pieds et à ses hypothèses, puis aux aboiements du chien avec lequel, si souvent, les amis avaient eu maille à partir.

(1) Cf. *IBLA*, 1963/4, pp. 337-349.

(2) La revue *El Fikr* a publié un chapitre de ce roman dans sa livraison de février 1965.

Le visiteur ne resta pas longtemps devant la porte, car Hédi envoya quelqu'un l'accueillir ou plutôt s'interposer entre lui et ce chien en fureur qui, après s'être débarrassé de ses liens, s'était juré d'importuner les visiteurs et de veiller sur son jardin, un fidèle gardien, quoi qu'il arrive. Dans ces conditions, Adel n'entra pas sans difficulté; et pourtant, après le premier messenger envoyé par Hédi, vint à son secours un deuxième ami, puis un troisième, puis le maître de maison Hédi en personne.

— Vraiment, c'est un chien dangereux et méchant. Je ne sais pas ce qui m'empêche de m'en débarrasser. Mais ça, c'est une autre histoire : mes parents ont là-dessus leur idée et ce n'est sans doute pas tout à fait la même que la mienne. L'essentiel est que tu sois rentré sain et sauf, en dépit de toutes ces tempêtes. Bienvenue à toi, et merci d'avoir accepté l'invitation : tous les amis t'attendent.

Ces mots d'excuse et de bienvenue, Hédi les prononçait tout en prenant le manteau de Adel et en l'accrochant derrière la porte. Il saisit alors son ami par la main, ouvrit la porte de la pièce où l'on devait veiller, précédant son invité, et se mit en devoir de le présenter aux amis. Mais Adel accompagnant ses paroles d'un signe de sa main :

— « Inutile, dit-il, je connais tout le monde, bien que je sois l'aîné de quelques-uns ».

Abdelaziz, le peintre du groupe, quitta sa place et fit signe à Adel de s'asseoir.

— Je suppose que tu as besoin d'un peu de repos, toi, le vieux. Assieds-toi et écoute Hédi nous exposer le projet avec son brio habituel.

Tous se mirent à rire. Hédi fit semblant de ne pas faire attention et il reprit le fil de la conversation un moment interrompue par Adel, comme si son éloquence habituelle semblait lui avoir manqué. Il resta à considérer son visage dans le vieux miroir suspendu au mur, à l'écart des autres meubles de la pièce : on aurait dit qu'il avait été placé là exprès pour une telle circonstance.

A cet instant, son visage exprimait une colère qui bouillonnait en lui et une révolte qu'il s'efforçait vainement de maîtriser. Souvent les amis de Hédi lui avait connu cette mine renfrognée, « sa tête de circonstance », comme ils disaient...

Mais ils ne se formalisaient pas des manières de Hédi ni des humeurs querelleuses qui, de temps en temps, s'emparaient de lui : il restait à leurs yeux un modèle, car, en dépit des airs qu'il prenait en certaines occasions, c'était un homme d'action, une intelligence ardente. Avec tous ses défauts et ses qualités, c'était un ami sincère et fidèle, épris de perfection en toutes choses. Dans sa façon de s'exprimer, il cherchait la précision; il savait s'habiller, avec un raffinement d'élégance, bourgeois dans ses manières, recherché, maniéré, il multipliait salutations et compliments non pour flatter ou ruser, mais par un pli de nature hérité d'une famille distinguée par la situation et la fortune.

Hédi s'attardait longuement devant le miroir. A bout de patience, Adel essaya de le sortir de là sans le brusquer. Il dit donc en s'adressant à Abdelaziz :

— S'il s'agit de trouver un nom pour notre revue, eh bien moi je propose que nous l'appelions *Mission* comme le désire Hédi.

Alors Hédi prit la parole et discourt longuement. Il insista sur le symbolisme de ce mot, et souligna toute la portée de son contenu. — Chacun de nous a une « mission » comme chacun de nous a ses idées. Nous avons la fierté de nos opinions et tenons à pouvoir les exprimer et à assumer les responsabilités que nous prenons en les formulant. Peu importe que d'autres, avant nous, aient utilisé ce mot, du moment qu'il exprime ce que nous voulons dire. Et puis, c'est un beau titre, il n'est pas usé comme le *Phare*, l'*Étincelle*, la *Conscience*, le *Réveil*, le *National* et autres noms de revues qui comportent souvent beaucoup de prétention et de vanité (...).

Adel, qui approchait de la trentaine se rendait compte au milieu de ce groupe d'amis que les cinq ou dix années qui le séparaient de plusieurs d'entre eux faisaient de lui l'homme mûr, sérieux, respecté, et cette impression lui pesait, autant qu'elle le flattait et le stimulait. Combien leur âge était loin du sien et qu'il en était proche à la fois. Entre lui et ces jeunes gens, insignifiante était la différence, au regard du temps : mais ce soir-là, elle lui paraissait énorme. Bien vite pourtant, il eut un sourire moqueur à l'adresse du temps en pensant au proche avenir de ces jeunes gens, aux cinq ou dix années qui les attendaient, avec les lourdes responsabilités que la situation du pays leur imposerait s'ils ne les assumaient pas d'eux-mêmes,

puisqu'ils étaient, il s'en rendait compte, des hommes résolus, pleins de foi. Adel avait un sourire moqueur à l'adresse du temps, car il savait parfaitement que ce qui compte ce n'est pas le nombre des années, mais la manière de les vivre et la façon de les utiliser. La vie est un chemin où l'homme est à pied ou sur une monture. Il porte un fardeau ou bien il traîne son corps, sur ses deux jambes. Il y a un abîme entre la marche et la vitesse d'une voiture, pour une même distance. Adel, lui, avait vécu les dix dernières années comme un piéton, sans monture, en luttant, non en bâillant sa vie. Il avait été le pont jeté par la libération entre le temps des ténèbres et celui de la lumière, le pont qui avait supporté la longue marche de la caravane du renouveau. Il avait été foulé par les bottes de l'armée de libération, jusqu'au jour où ce fut la victoire et le miracle..., le miracle.

Les gens avaient vieilli prématurément et Adel, à trente ans, était vieux. Cela encore, c'était un miracle de fabrication locale ignoré des jeunes d'Europe ou d'Amérique, mais que connaissaient ceux d'Afrique et d'Asie : ils en avaient vécu les étapes et les péripéties, infligeant au temps un démenti en vieillissant avant l'heure. C'est pour cela qu'Adel souriait et que les yeux étaient fixés sur lui tandis que Hédi l'attaquait avec des questions auxquelles il ne put répondre, plongé qu'il était dans sa conversation avec lui-même, une longue conversation.

Hédi répéta sa question avec insistance :

— Alors, tu acceptes d'être le rédacteur en chef de la revue, oui ou non ?

En vain Adel essaya-t-il d'échapper à cette nouvelle responsabilité, prenant excuse de ses nombreuses occupations qui ne lui permettaient pas d'assumer la charge de la direction de la revue : tous avaient en effet décidé de la faire reposer sur lui et leurs applaudissements crépitèrent dans la pièce tandis que leurs clameurs étouffaient sa voix : il lui fut impossible de se dérober ; sans même le vouloir il leva les mains pour applaudir comme les autres. Sur son visage parut un sourire, mais différent de celui qui, tantôt, narguait le temps : c'était maintenant un sourire de joie et de gratitude, le sourire d'un homme heureux que les siens ont choisi, parce qu'ils le connaissent et mettent en lui leur confiance, pour qu'il soit leur guide et leur chef.

Adel sentit le besoin d'exprimer sa reconnaissance : il fallait dire quelque chose qui traduisit sa gratitude et ce bonheur qu'ils avaient jeté sur lui comme un habit de fête. Il prit donc la parole, bien que, de temps à autre, le trouble du moment fit s'étrangler les mots dans sa gorge.

— Oui « *Mission* » sera, comme nous le voulons, le cri de vérité que la voix de la jeunesse lance à ce peuple jeune, le cri de liberté dans la patrie de la liberté. Notre mission se situera à la hauteur des responsabilités qui pèsent lourdement sur nos épaules. Elle sera équilibrée, sage, et nous lui imprimerons le cachet de la durée, car seules durent une culture vraiment solide et une pensée vraiment profonde. De même que seuls durent les peuples conscients et capables de faire face à leur responsabilité.

Mais Abdelaziz, caustique et critique comme d'habitude, coupa la parole à Adel, attaquant ce qu'il avait appelé la théorie de l'« éternel » et tous les périls qu'elle implique.

— Qui te dit, cher Monsieur, que nous réussirons. Nous allons publier cette revue et travailler à sa diffusion, mais peut-être allons-nous échouer au bout d'un mois ou d'une année. C'est ce qui arrive ordinairement aux revues dans notre pays : leurs brillantes dans l'immensité, elles s'éteignent bien vite et l'obscurité règne à nouveau. Et qu'y pouvons-nous ? veux-tu que nous endossions encore cette responsabilité, la responsabilité de l'échec ?

— Les revues, observa Hédi, sont toutes mortelles. C'est la réalité même comme l'expérience l'a démontré. Mais elles durent en ce qu'elles laissent après elle.

Abdelaziz enchaîna avec une évidente ironie :

— Si je savais avec certitude qu'une de mes œuvres devait engager ma responsabilité pour le reste de mes jours ou me suivre à la trace comme le chien de Hédi, j'aimerais mieux avaler l'océan ou me jeter dans la mer, pour y chercher et trouver le repos. Quand on sait ce que vous réserve l'avenir, il n'y a plus moyen de vivre. On est devenu un mort qui a creusé lui-même sa propre tombe.

Adel l'interrompit avec irritation :

— Alors, qu'est-ce la vie à tes yeux ?

— La vie pour moi est un renouvellement sans fin. Je rêve d'une vie dans laquelle les architectes bâtiraient des maisons,

des villages, des cités et des mondes uniquement pour les détruire de leurs propres mains, au bout d'un moment. Je rêve d'une vie où des écrivains se consacrerait entièrement à créer des œuvres qu'ils jetteraient au feu une fois terminées. Tout va au dépérissement et au néant. Qu'est-ce donc que cette histoire de durée, Adel, et qu'est-ce que l'éternité ? Ne crains-tu pas la mort ?

— Oui, j'ai peur de la mort, mais pas à ta façon, car moi j'aime la vie... Sais-tu pourquoi j'aime la vie, Abdelaziz ?

— Tous, nous aimons la vie.

— Oui, mais il est rare que les gens aiment la vie pour elle-même, et non par crainte de la mort. Moi j'aime la vie parce qu'elle est la vie. Le chien de Hédi, lui aussi, aime la vie, mais il ne sait pourquoi il y est tant attaché (...).

Quelques-uns rirent dans le groupe, mais Abdelaziz continua son propos, paisiblement, comme si Hédi ne l'avait pas interrompu ou comme si sa plaisanterie n'avait d'autre but que de relancer une nouvelle discussion.

— Une mission ? Et de quelle mission voulez-vous parler. Nous ne sommes plus au temps des prophètes. Nous sommes un groupe d'intellectuels qui ne se considèrent pas comme des flambeaux dissipant les ténèbres ni même comme le bras qui les porte. Nous ne convions pas les gens à adopter une pensée ou une doctrine. Notre mission se situe dans l'existence et en découle. Elle ne nous est pas imposée d'en-haut, et elle ne nous engage que devant nous-mêmes. Moi, personnellement, j'ai horreur de l'engagement.

Hédi répondit en bâillant :

— Ton histoire, Abdelaziz, est vieille comme le monde. Tu nous en rebats les oreilles et nous la savons par cœur. Propose un nom que nous donnerons à cette revue et nous serons sortis de l'impasse.

— Oui, je vais proposer un nom. Je constate qu'un groupe de jeunes est assis maintenant autour de cette table. Je sais encore que ces jeunes gens ont des idées sur la société, le droit, la politique, l'économie, la culture et aussi sur les femmes, oui sur les femmes, et pourquoi pas ? Ils veulent proclamer ces idées sans réclame, ni prétention, ni engagement. Pourquoi n'appelleraient-ils pas leur revue « *le Groupe* », puisqu'ils sont un groupe d'hommes qu'une même idée rassemble. Laissons la *Mission* aux prophètes, la *Conscience* aux leaders, la *Culture*

aux gens qui ont des théories, une philosophie, une pensée, et la *Vie* à ceux qui aiment la vie.

Abdelaziz avait à peine fini de parler que tous les regards se tournèrent vers Adel. Dans la proposition du peintre, il y avait une attaque déclarée contre l'idée d'engagement, et plus particulièrement contre Adel, qui n'avait échappé à personne. Ils attendaient la réaction, mais Adel, flegmatique, ne bougea pas. Il resta engoncé dans son fauteuil occupé à se frotter les doigts. Les yeux attachés au plafond de la pièce. Le calme aurait pu durer si Abdelaziz ne s'était tourné vers Abdeslam en lui posant cette question :

— Qu'est-ce que l'enfant de Nefta pense de tout ça ?

— Mon avis, c'est que comme d'habitude, tu es un sophiste, ou, si tu préfères, un byzantin. Appelons la revue comme tu voudras, mais aide-nous à la publier et ne nous mets pas les bâtons dans les roues. Si tu n'as pas de théorie ni de philosophie de l'existence, ni de pensée, ni de mission, qu'es-tu donc, toi qui as abandonné la religion et qui méprises ses préceptes et ses lois ?

— Je n'ai pas abandonné la religion, mon vieux. Seulement « à vous votre religion et à moi la mienne ».

— Ça, c'est du zèle superflu... A notre époque on ne peut plus en rester à la règle « à vous votre religion, à moi la mienne ». Notre siècle est action, création, recherche du vrai. Nous resterons engagés, fidèles à notre choix tant que notre engagement servira la vérité, tant que notre choix sera pour le bien. la promotion de l'homme et la poursuite de la révolution dans tous les domaines de l'activité. Moi je ne m'arrête pas à la frontière du « malheur à ceux qui prient »...

— Oui, oui, c'est que toi, tu n'oublies pas la prière. Alors ça ne te fait rien d'être engagé et de choisir. Mais moi je suis un artiste et un artiste libre.

— Tous nous sommes libres.

— Sur la liberté aussi, il y a des théories. Demande à Adel, il va t'en donner une explication. Puis demande à Hédi, demande à Saloua, demande-moi à moi. Chacun te répondra par des mots, oui des mots. Tout ça, c'est des mots, du vide. Voilà pourquoi je ne crois pas aux théories ni à leur efficacité pour faire réussir les efforts des hommes. L'homme est plongé dans l'absurde du berceau à la tombe. Qu'avez-vous à chercher pour son œuvre la durée et l'immortalité, puisqu'il y a le néant, l'absurde et la mort.

— Mais la société t'oblige à...

— Pardon, mon vieux, pardon ! La société n'oblige à rien du tout. Ça c'est encore une innovation qu'ont fabriquée les sociologues. C'est une innovation, sans plus... un complexe d'infériorité qu'ils ont semé dans l'homme pour qu'il se soumette à des puissances humaines après s'être soumis, pendant des millions d'années, à des puissances divines. Tout cela n'est qu'innovation : la société, la religion, les doctrines, les partis. Avec toutes ces innovations, l'homme se détourne de la véritable création. On entrave l'homme avec des menottes de fer, puis on lui dit : viens participer à la course, tu es libre. Comme on m'a dit, le jour de ma naissance : Tu es fils de Mohamed fils de Abderrahman, fils de Salah Touhami, et tu t'appelles Abdelaziz. Ta religion est l'Islam, ta langue est l'arabe, ton rite est celui de Malek (Dieu l'ait en sa bienveillance) et ta liberté est totale. Sais-tu ce qu'est cette liberté qu'on m'a collée sur le dos le jour où je suis né ? C'est la liberté du voyageur sur un navire que son capitaine conduit là où il veut, et sur lequel il va là où il veut, lui, le capitaine, et pas du tout là où veut le voyageur. C'est ça la liberté qu'ils ont accolée à mon être. Une liberté limitée. En fait, c'est Dieu qui est libre, ou le Prophète, ou l'Imam, ou la religion. Ce n'est pas moi qui suis libre. Ma liberté est limitée, avec un Destin et un Décret.

Abdelaziz se mit à rire en disant cela; il riait à pleine gorge tout en donnant de bons coups sur les épaules d'Abdeslam. Il songea à poursuivre son discours, mais Adel sortit de son mutisme : sur ses lèvres, un sourire exprimait son malaise de ce qu'il venait d'entendre et aussi le peu de cas qu'il faisait de telles considérations.

— Ce sont là des théories que d'autres ont soutenues avant toi, les existentialistes avec leur angoisse et leur nausée. Tu n'apportes rien de nouveau, Abdelaziz, et la contradiction de tes paroles est évidente : tu réfutes des arguments avec d'autres arguments. De tout ce que tu viens de dire, il ne reste que du vent qui entre par la porte et sort par la fenêtre. Tu prétends détester les théories et ne pas y croire; mais, en réalité, tu fondes tes idées sur des théories : l'absurde en est une.

Abdeslam voulut couper court à la discussion. Il leva la

— L'absurde est une situation.

Avec son calme accoutumé, Adel répliqua :

— Oui, si tu veux, l'absurde est une situation. Mais c'est une situation exceptionnelle. Moi, par exemple, je ne crois pas à l'absurde : je le surmonte par l'action. Je dépasse l'angoisse, je fais comme si je l'oubliais, comme si je la traversais. Je ne l'ai pas vécue du tout. Mais l'existence, à mes yeux, est une lutte qui ne laisse pas de place à l'absurde. Dans la lutte je me trouve moi-même, et toi dans l'absurde tu t'enterres ! La vie est une révolution permanente contre l'injustice et la corruption, contre la misère et l'ignorance, contre l'esprit réactionnaire. Et la révolution prend la plus grande part de mon temps. Crois-tu que la philosophie de l'absurde pourrait m'aider à faire revivre une terre inculte et à faire tomber la plaie sur la tête de milliers de créatures ?

— Toi, dit Abdelaziz irrité, tu ne travailles pas vraiment pour le bien des hommes, mais pour la réussite d'une entreprise, ton entreprise à toi. L'entreprise de Adel, que l'histoire mettra à son actif. Tout ton effort tend au succès de ton projet à sa pérennité. Et à mon avis, ce n'est de ta part qu'excès d'égoïsme et bassesse.

Adel le suivit sur son propre terrain, tandis qu'il s'efforçait de le convaincre.

— Mettons que ce soit de l'égoïsme; mais c'est un égoïsme utile. Celui qui prie, lui aussi, doit être à tes yeux, un égoïste, puisque, grâce à sa prière, il s'assure une place au paradis. Mais tu ne crois pas que la prière ait une valeur purificatrice. Elle est un exercice du corps et de l'esprit, elle est...

Abdelaziz ne le laisse pas continuer; il lui cria à la figure tandis que son visage exprimait la colère et la réprobation.

— Tout ça, mon vieux, ce sont des histoires de Oum Sissi, des histoires de bonnes femmes. Un exercice du corps et de l'esprit ! Le Jeûne, aussi, possède des vertus que connaissent bien les gens pieux et oisifs. Et aussi le sacrifice, à notre Aïd El Kébir. Et aussi le voile qui couvre le visage des femmes. Et aussi tous les aspects du sous-développement dont nous avons souffert et dont nous souffrons encore. Le jeûne, c'est trente jours d'inertie et de paresse; la fête du mouton ce sont des millions de dinars que les ventres absorbent en un seul jour, le voile, tu le sais très bien, c'est une innovation inventée par ceux qui détestent associer les autres à l'objet qu'ils possèdent.

Voyons maintenant dans quels cadres, la Tunisie a plus. C'est une innovation qu'ont inventée les hommes jaloux et égoïstes. Tout cela est absurde, vous le savez très bien. Pourquoi ne pas le reconnaître ?

Abdeslam voulut couper cours à la discussion. Il leva la main, siffla entre ses dents, réclamant le silence, il considéra son visage dans le miroir, selon son habitude, puis lissant ses cheveux d'un mouvement léger, inconscient, il dit de sa voix douce :

— Pas de place ici pour le romantisme ou l'inquiétude spirituelle auxquels se livrent les philosophes dans les spéculations métaphysiques. Nous sommes là. Nous examinons la possibilité de lancer une revue culturelle et littéraire. La conversation nous a entraîné très loin au-delà de la matière, alors que nous en avons bien besoin. Commençons donc par le plus important avant de nous lancer dans l'utile et le plus utile. Et le plus utile à mon avis c'est l'argent dont nous ne pouvons absolument pas nous passer si nous voulons sortir notre revue à bref délai.

Comme pour confirmer qu'il préférerait la philosophie aux questions matérielles, Abdelaziz proposa :

— Qu'est-ce que cela vous dirait si nous descendions au café pour étancher un peu notre soif. Nous nous remettrons ensuite à étudier ce sujet délicat avec des forces nouvelles.

Cette proposition reçut l'agrément de tous. Ils quittèrent donc la maison ayant encore dans les oreilles les échos de la discussion qui avait eu lieu entre Abdelaziz et Adel. Les commentaires continuèrent dans la rue tandis qu'ils se rendaient au café de l'Union, rendez-vous des jeunes dans la capitale.